

Le Monde

Par Rosita Boisseau (Lyon)

20 décembre 2023

La Sao Paulo Dance Company, ambassadrice de la scène brésilienne

La troupe présente en tournée des pièces signées de pointures de la danse, mises aux couleurs de son pays.

Grenoble, Saint-Etienne, Mérignac, Biarritz... En tournée depuis mardi 28 novembre, avec une quinzaine de représentations dans six théâtres, dont la Maison de la danse de Lyon, du 12 au 17 décembre, puis Bonlieu Scène nationale, à Annecy, du 19 au 21 décembre, la Sao Paulo Dance Company s'impose aujourd'hui comme l'une des ambassadrices de la scène brésilienne.

Récompensée par le Grand Prix du Syndicat de la critique en 2019, onze ans après sa création, cette troupe de répertoire, qui fait travailler trente-deux interprètes, présente une production carrée, léchée et remplit une case qui n'attend que ça : celle du grand format (plus de dix interprètes), grand public, denrée chorégraphique devenue rare.

Parmi le répertoire d'une trentaine de pièces signées par des pointures de la danse comme Edouard Lock ou William Forsythe, Ines Bogéa, la directrice de la compagnie, a échafaudé une soirée impeccable aux couleurs de son pays sans trop les broser dans le sens du poil. Elle se démarque de l'imagerie clinquante en affirmant une esthétique classique-contemporaine tirée au cordeau mais avec des hanches.

Trois des œuvres au programme sont conçues par des artistes brésiliens et une par un Américain. Elles sont taillées dans le même vocabulaire académique segmenté, détourné et biseauté par les apports de George Balanchine (1904-1983) et de William Forsythe, régulièrement au menu des auditions.

Ondulations sans fin

Ils sont quatorze en maillot bleu-gris à dégainer des salves d'arabesques, de pirouettes, de sauts dans *Cartas do Brasil*, de Juliano Nunes. Sur une musique grandiloquente de Villa-Lobos, cette pièce flirte avec le ballet dans un kaléidoscope de lignes et de ports de bras comme échappés du *Lac des cygnes*.

Avec *Umbo*, Leilane Teles, dans les vapeurs mélancoliques des afros-sambas du guitariste Tigana Santana, écrase les pliés au ras du sol pour mieux faire rejillir les danseurs dans des ondulations sans fin. Les jupes virevoltantes des femmes dialoguent jazz avec les

claquements de talon des hommes sur le fil d'une comédie musicale qui ne dit pas tout à fait son nom.

Dans *Partita*, sur la partition de la violoncelliste Margaret Anne Schedel, Stephen Shropshire propose sa version abstraite du mythe d'Icare inspirée par une œuvre du peintre flamand Pieter Bruegel. Tandis qu'un personnage assis semble happé par des visions intérieures secouées, des petits groupes d'interprètes tout en noir essaient des éclats de gestes.

En final, très Brésil mais découpé au laser par des faisceaux lumineux, *So Tinha* de Ser Com Voce, d'Henrique Rodovalho, s'appuie sur un album mythique de la bossa-nova, Elis & Tom (1974), de la chanteuse Elis Regina (1945-1982) et du compositeur Antonio Carlos (Tom) Jobim (1927-1994), pour enfile un collier de perles. Un précis de danse limpide soufflé par un rapport au sol caressant.